

La géographie ou les défis d'une science sociale naissante

Laurent Deshaies

Volume 32, numéro 87, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021976ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021976ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deshaies, L. (1988). La géographie ou les défis d'une science sociale naissante. *Cahiers de géographie du Québec*, 32(87), 253-260.
<https://doi.org/10.7202/021976ar>

Résumé de l'article

La géographie devient progressivement une science sociale malgré une évolution au tracé sinueux depuis une vingtaine d'années. Comme ses consœurs des sciences sociales, elle participerait à l'étude d'un objet commun, la société, privilégiant spécifiquement l'étude des rapports que celle-ci entretient avec le territoire. Ainsi, la géographie serait tout autant la science des hommes que celle des lieux. Le renouveau épistémologique de la dernière décennie a placé la géographie devant le défi d'être une science sociale à part entière.

LA GÉOGRAPHIE OU LES DÉFIS D'UNE SCIENCE SOCIALE NAISSANTE

par

Laurent DESHAIES

*Département des sciences humaines,
Université du Québec à Trois-Rivières,
Trois-Rivières, Québec, G9A 5H7*

RÉSUMÉ

La géographie devient progressivement une science sociale malgré une évolution au tracé sinueux depuis une vingtaine d'années. Comme ses consœurs des sciences sociales, elle participerait à l'étude d'un objet commun, la société, privilégiant spécifiquement l'étude des rapports que celle-ci entretient avec le territoire. Ainsi, la géographie serait tout autant la science des hommes que celle des lieux. Le renouveau épistémologique de la dernière décennie a placé la géographie devant le défi d'être une science sociale à part entière.

MOTS-CLÉS: Histoire de la géographie, épistémologie, relations sociétés-territoires, défis de la géographie.

ABSTRACT

Geography or the Challenge of an Emerging Social Science

Geography is progressively becoming a social science despite an irregular evolution during the past two decades. As any other social science discipline, geography takes part in the study of a common topic, i.e. society, with a specific emphasis on the relationship between society and territory. Thus, geography becomes the science of man as well as the science of places. The epistemological revitalization of the past decade has left geography with the challenge of becoming a full-pledged social science.

KEY WORDS: History of geography, epistemology, relations between society and territories, challenge for geography.

*

*

*

Au moment où l'on créait les premiers instituts francophones de géographie au Québec (Université de Montréal : 1947 ; Université Laval : 1955), la géographie commençait déjà à subir les effets d'un « mouvement de rénovation » qui allait prendre de l'ampleur

et toucher toutes les facettes de la discipline. Aux anciennes qui craquaient sous le poids des changements sociaux (urbanisation, tertiarisation,...), des géographies dites « nouvelles » se sont succédé à un rythme de plus en plus rapide avec l'introduction de nouvelles techniques (« géographie quantitative ») ou de grilles d'analyse (« géographie marxiste », « géographie humaniste », « géographie féministe »,...). Ces idées nouvelles « ont-elles engendré des modifications réelles, ou simplement superficielles, voire illusoires, du contenu scientifique de la discipline » ? Peut-on dresser « un bilan lucide, sans complaisance de l'état de la géographie » ? Un recul serait sûrement utile pour regarder de loin et au loin ce mouvement de rénovation de la discipline. En ce moment-ci, nous ne pouvons que faire un tableau impressionniste, très personnel, où se confondent partiellement le passé récent de la discipline, un présent fugitif, et aussi un avenir qui se ramifie et se manifeste subrepticement. Voici donc un bilan personnel de la géographie présenté en toute humilité au présent, à l'imparfait et au futur.

DE LA RÉVOLUTION MÉTHODOLOGIQUE AU DOUTE ÉPISTÉMOLOGIQUE

Les idées nouvelles introduites par les géographes dans leurs différents champs d'activités, ont soulevé de nombreuses interrogations de nature épistémologique. Ce sont les géographes rattachés à la géographie humaine qui ont surtout assimilé les idées nouvelles émergeant des transformations sociales de l'après-guerre. Ils sont aussi ceux qui ont produit le plus d'articles de réflexion épistémologique sur la géographie dans les diverses revues. Le nombre croissant de ces articles dénote à mon avis une intensification du doute épistémologique. Des questions anciennes sont posées sous des éclairages tout à fait nouveaux ou sont tout autrement formulées. Il n'en reste pas moins qu'elles gravitent autour de trois interrogations fondamentales : qu'est-ce que la géographie ? Comment la pratique-t-on ? À quoi sert-elle ?

Ce sont là les interrogations que soulèvent parfois de façon bien naïve, et à la surprise de certains professeurs, les étudiants à la fin de leurs études de baccalauréat, des praticiens de la géographie et même des professeurs. Elles sont venues en plus grand nombre quand les débouchés sur le marché du travail se sont constamment rétrécis à la suite du ralentissement de la croissance économique, du vieillissement des sociétés et de la diminution des emplois disponibles, du moins au Québec, dans l'enseignement et la fonction publique.

Cette poussée de réflexion épistémologique, parfois sans que ce dernier mot soit mentionné, est venue couronner des démarches personnelles très variées chez les géographes. Pour les uns, ce fut l'apprentissage des techniques quantitatives ; pour d'autres, ce fut l'utilisation de nouvelles grilles d'analyse. Mais en bout de ligne, la réflexion épistémologique s'est développée et enrichie. L'introduction des techniques quantitatives en géographie a bouleversé l'approche de la recherche chez plusieurs géographes. La quantification a certes permis de traiter les grandes masses d'information chiffrée des recensements et des banques de données de plus en plus nombreuses, mais elle a aussi posé des problèmes nouveaux. Par exemple, l'utilisation des techniques de corrélation simple et de régression multiple, dont l'objectif vise à évaluer la force des relations entre les variables, met le chercheur en géographie en face des questions suivantes : quel est le phénomène que je désire expliquer ou comprendre ? En termes plus techniques, quelle est la variable dépendante ? Quelles sont les diverses variables (indépendantes) que je dois utiliser pour expliquer ou comprendre la variable dépendante ?

Ces questions ramènent nécessairement les géographes à la finalité de leur discipline. Ainsi, de façon presque imperceptible, ceux-ci passaient d'une démarche descriptive axée sur leur objet matériel d'étude (le « terrain », le « paysage »,...) à une démarche davantage explicative centrée sur un problème à étudier. D'une part, cela accentuait le besoin d'explicitier les problématiques et de définir des théories. D'autre part, les problèmes à étudier ne s'imposaient pas de façon évidente, même à l'observation visuelle sur le terrain. Les problèmes sont en effet de l'ordre du social et non de celui du naturel ou du matériel. Il n'en fallait pas plus pour relancer le débat sur l'unité de la géographie, divisée en géographie physique et en géographie humaine et branchée sur deux épistémologies différentes. L'unité de la discipline ne fait pas référence au contrôle scientifique des chercheurs comme plusieurs le pensent mais plutôt à l'objet de la discipline et à la cohérence de son discours. Celle-ci n'est pas transparente dans les enseignements que les étudiants assimilent de plus en plus difficilement. Il faut les comprendre et un collègue-professeur avait certes raison de se demander s'il fallait attendre l'âge de la retraite pour être géographe.

D'autres géographes en sont venus à l'épistémologie de la géographie après avoir assimilé certaines grilles d'analyse, comme les analyses marxienne, phénoménologique, behavioriste, systémique, structuraliste,... Comme on peut le constater, ces grilles ne constituent pas en elles-mêmes des théories qui rendent compte de l'organisation spatiale, objet souvent avancé pour la géographie. Ces cheminements divers, malgré leurs avantages pour une meilleure compréhension de la société, se sont souvent faits en réaction aux diverses pratiques disciplinaires. Les débats ont souvent tourné autour des rapports entre les idéologies et la science et la « recherche du territoire perdu ».

Ainsi, à travers des cheminements variés, des géographes, davantage attachés à la géographie humaine, furent amenés à réfléchir plus intensément sur l'approche de la réalité, de même que sur le statut de la géographie et de son objet. De plus en plus nombreux, ils considéraient que l'organisation de l'espace était le fil conducteur de leur pratique disciplinaire. Mais une question nouvelle surgit : la géographie est-elle une science de l'espace ou une science de la société ?

DE L'ESPACE AU TERRITOIRE : SOCIALISER LA GÉOGRAPHIE

Plusieurs géographes n'hésitent pas à affirmer que l'objet de leur étude est l'espace, plus précisément l'organisation de l'espace. Au-delà du discours, force est de constater qu'un très grand nombre de géographes, québécois et canadiens, pratiquent en réalité une géographie traditionnelle où chacun s'est spécialisé dans l'un ou l'autre de ses tiroirs. Au Québec, des géographes poursuivent les travaux de Blanchard esquissés dans l'un ou l'autre des chapitres de son ouvrage *Le Canada français*. Les départements, les programmes, les recherches et les institutions reflètent ce morcellement par les spécialisations et parfois par les disciplines quasi autonomes à l'intérieur de la géographie. Les géographes se regroupent aussi dans des associations distinctes (Association professionnelles des géographes du Québec, Association de cartographie du Québec, Association de la climatologie du Québec, Association des quaternaristes du Québec...) et supportent des revues différentes (*Géographie physique et Quaternaire*, *Cahiers de géographie du Québec*, *Carto-Québec*, *Le Climat*,...).

Quant à ceux qui ont commencé à travailler sur l'objet de la discipline, ils réalisent progressivement que la description et l'explication de l'organisation de l'espace exigent de mettre les pieds dans le champ des sciences sociales. Se limiter à la seule

description de l'espace, c'est restreindre la géographie dans son utilité sociale. D'autre part, l'explication exige de prendre en compte les hommes et les femmes en société (et non l'Homme) qui pensent, disent, vendent, aménagent, parcourent, détruisent... l'espace et le territoire. Il n'en fallait pas beaucoup pour que certains demandent de ne pas faire du « fétichisme de l'espace » et insistent sur l'objet premier et commun des sciences sociales, soit l'étude de la société (qui n'est d'ailleurs pas l'objet d'étude spécifique de la sociologie). Cependant, la géographie étudie celle-ci d'une manière spécifique et privilégie un point de vue spécialisé (contrairement à l'histoire qui peut avoir un point de vue global ou synthétique sur les sociétés du passé) en analysant une dimension (et non un élément matériel isolable) de la réalité sociale. Ainsi la géographie dépend plus ou moins directement des autres sciences sociales qui tiennent d'autres discours sur la réalité sociale. Une bonne compréhension de cette réalité exige le rassemblement des connaissances provenant des diverses sciences sociales, ce rassemblement se faisant moins dans une science sociale, et encore moins chez un spécialiste de cette même science sociale. Ce rassemblement ne peut se faire que dans l'agora scientifique à l'occasion de discussions sur les problèmes de la société. Les observations qui précèdent reposent sur la nécessaire évidence que la société est composée de nombreux éléments complexes, interdépendants et en relations dialectiques. Il est difficile ou impossible de séparer un aspect de la société de l'ensemble de son organisation et de son fonctionnement. Ce serait somme toute assez peu réaliste, à moins de reprendre certains débats déjà pourtant clos.

Si l'espace est un mot creux pour les uns qui retournent à leur routine quotidienne, c'est un mot insuffisamment réfléchi pour les autres qui y voient l'objet de la discipline. Qu'est-ce que l'espace ? Renvoie-t-il « au mode d'existence de la matière » plutôt qu'à celui de la société ? (Damette et Scheibling, 1984) ? Est-ce que l'espace serait davantage un concept utile dans la science physique ? Si nous comparons avec l'histoire, on peut se demander si le concept de temps y est utilisé à toutes les sauces, comme c'est le cas en géographie pour le mot espace.

Il m'apparaît évident que les géographes attribuent au concept d'espace le sens qui est habituellement réservé au mot territoire, « étendue de la surface terrestre sur laquelle vit un groupe humain » ou « sur laquelle s'exerce une autorité, une juridiction » (Robert, 1981). Le concept de territoire est beaucoup plus pertinent en géographie parce qu'il intègre la dimension sociale et politique. Le territoire a certes des propriétés physiques et dimensionnelles précises et exactes, mais il comporte aussi des dimensions relatives et propres aux sociétés qui vivent depuis un certain temps dans et avec le territoire. Celui-ci est porteur de potentialités sociales, de contraintes naturelles, de conceptions sociales ou « sociétales », de transformations héritées ou en cours... et fait donc fondamentalement référence au pouvoir, aux acteurs sociaux (femmes, hommes, groupes,...) et « sociétaux » (États). Si la géographie retient comme projet l'étude du territoire, elle ne peut que retenir comme objet d'étude les sociétés dans leurs rapports multiples au territoire, car celui-ci est consubstantiellement lié à la société.

Le territoire, en tant que projet d'étude de la géographie, fournit à celle-ci non seulement son caractère spécifique, mais aussi sa place parmi les sciences, soit en sciences sociales. Ainsi la distinction entre « géographie, science du territoire » et « géographie, science de la société » serait byzantine et serait même malvenue. Le territoire, une dimension de la société parmi plusieurs autres possibles, pourrait devenir jusqu'à un certain point la grille de lecture de la société. Ainsi le géographe devrait être conscient de la portée de son discours, d'abord partiel mais risquant aussi la partialité. La pratique disciplinaire devrait donc être imprégnée de l'idée que la

science et l'idéologie se côtoient et s'enlacent parfois. Tout le débat sur l'objectivité en géographie peut être repris sur ces bases nouvelles.

Bref, ma fréquentation des revues de géographie me permet d'avancer timidement l'idée que les géographes passent du concept d'espace dans son sens de support physique à celui de territoire. La popularité actuelle de la géographie sociale, notamment en France et aussi aux États-Unis, me semble confirmer l'évolution décrite précédemment.

PENSER SOCIÉTÉ ET AGIR EN GÉOGRAPHE : « GÉOGRAPHISER » LE SOCIAL

L'introduction du territoire en géographie a pour effet de questionner l'ensemble de la discipline : son statut parmi les sciences, le contenu de la recherche, l'approche de la réalité, l'articulation de la synthèse et de la spécialisation, le rapport territoire/durée, l'évolution de la pensée géographique... Mon intention est de présenter ici un résumé succinct des tentatives et des difficultés pour rénover le discours géographique. Mon but n'est pas de dénigrer ou de bazarder ce qui a été fait de bonne foi jusqu'à présent par les géographes, mais plutôt de faire ressortir les interrogations que soulèvent actuellement la société et les géographes au sujet de leurs pratiques. Les interrogations n'ont pas pour objet de refaire la géographie, mais bien de la repenser dans son contexte évolutif (on ne peut nier les acquis) et dans ses contextes sociaux et « sociétaux ». La géographie doit s'ajuster constamment aux conditions nouvelles des sciences et des sociétés pour qu'elle soit vraiment utile et applicable. L'analyse qui suit tente d'articuler les orientations que semble prendre la géographie à la lumière des articles parus dans les diverses revues consultées. Je fais grâce aux lecteurs de la mention des différentes sources lues et/ou utilisées.

Comme la géographie s'intéresse aux sociétés dans leurs rapports au territoire, il faut être conscient qu'elle devient progressivement une science sociale. Comme ses consœurs des sciences sociales, elle participerait à l'étude d'un objet commun, la société, en privilégiant spécifiquement l'étude des rapports que celle-ci entretient avec le territoire. Ainsi la géographie serait tout autant la science des hommes que celle des lieux. Parmi les trois termes de sociétés, rapports et territoires, le premier terme est en dernière instance le plus important, le territoire étant second sans être secondaire vu son lien consubstantiel avec la société. Les géographes étudient moins les aspects de la réalité répartis dans l'espace qu'une dimension, le territoire, du phénomène global qu'est la société. Comme l'écrit Claude Mouchot, « l'objet d'une science sociale particulière... est l'homme socialisé considéré selon l'un des aspects de la vie en société » (1986, p. 101) et « ... chaque discours éclaire la réalité sociale, ajoute à la connaissance de cette réalité ; aucun ne peut prétendre l'épuiser » (1986, p. 317). C'est là reconnaître la nécessité de l'interdisciplinarité dans l'analyse des problèmes sociaux et « sociétaux ».

Puisque la géographie est une science sociale, on peut se demander comment la géographie physique actuelle peut s'y insérer. Poser la question suffit à mesurer l'ampleur de la tâche. C'est par l'intermédiaire des sociétés qu'il faudrait repenser complètement l'analyse du milieu naturel en géographie. S'il était nécessaire de remonter au milieu naturel pour mieux comprendre les rapports des sociétés à leur territoire, qu'est-ce qui en empêcherait la géographie ? Les autres sciences sociales le font sans que, pour autant, leur statut en soit changé. Il est fort probable que l'analyse du milieu naturel en géographie en fonction de la société-territoire lui procurera une

« rente de fertilité » parmi les sciences sociales du fait que la société (territoire) a besoin d'un espace physique pour se déployer et se développer. La redéfinition de cette partie actuelle de la géographie sera difficile à cause des intérêts en jeu et des pratiques disciplinaires actuelles, du moins dans la géographie québécoise et canadienne. Ces pratiques s'appuient maintenant sur des associations différentes, des revues différentes et des programmes différents (en partie ou en totalité). Changer la perspective d'étude du milieu naturel n'est pas nécessaire pour faire l'unité de la géographie, mais bien pour rendre plus cohérent et scientifique le discours de la géographie. Cette nouvelle perspective, loin d'être sclérosante pour les géographes dits « physiciens », est porteuse de projets socialement pertinents, d'éventuels débouchés sur le marché du travail, et disciplinairement intéressante.

Comme la géographie « physique », la géographie « humaine » n'est pas en reste. Elle aussi devra se repenser en profondeur, et notamment dans sa branche la plus dynamique et attirante, soit la géographie sociale. Avec le recul du temps, on peut dire que la géographie « humaine » s'est progressivement constituée en rupture de ban épistémologique par rapport à la géographie « physique ». Si celle-ci change son orientation et si la géographie est une science sociale, que fait-on de la géographie humaine et de la géographie sociale ? Il n'est pas nécessaire d'aller loin dans l'argumentation pour saisir l'incohérence du discours. La géographie sociale serait-elle condamnée à la « mortalité infantile » ? Que reste-t-il alors de la géographie ?

Il reste aux géographes la très grande liberté de « géographiser » le social. Ce qui n'est pas une mince affaire ! Les études de territoires peuvent encore être menées et seront toujours utiles aux sociétés qui exigent un savoir général sur elles-mêmes et leurs territoires. Mais, par ailleurs, il semble plus pertinent d'articuler le discours géographique sur les problèmes sociaux. Ceux-ci devront être analysés de façon territoriale. Comme toutes les autres sciences sociales, la géographie procéderait à une lecture des sociétés comme un tout mais à une lecture sans l'angle territorial. Le territoire sert de point de départ à une façon de voir, de penser, de décrire, d'expliquer et de dire la société. Il est en quelque sorte la lunette du géographe par laquelle il rend compte partiellement (parfois partialement) de la société. C'est la grille d'analyse qui devrait être la mieux partagée chez les géographes.

Au plan de sa démarche de recherche, le géographe est appelé à travailler avec des théories qui visent à rendre compte des problèmes sociaux. Les modèles « sociétaux » et sociaux, plutôt que naturalistes, serviront à rendre intelligibles les rapports des sociétés au territoire (Claval, 1984). Ainsi la synthèse au lieu d'être à l'aval de la recherche (la thèse ou l'ouvrage) en sera partie prenante aux diverses étapes, et notamment au début, pour éviter que le discours géographique soit partial, en plus d'être partiel. À la géographie, science de synthèse ou science-carrefour, il faut substituer une géographie pratiquée avec un esprit de synthèse et un esprit ouvert sur la totalité du social. Cet esprit de synthèse doit aussi se manifester par la prise en compte de la multiplicité et de la diversité des rapports des sociétés aux territoires. Rapports d'observateur (« voyeur » du paysage), de maîtrise (aménagement), d'appartenance, d'identité, de domination, de soumission, de droit (propriété juridique), de devoir... Ces rapports sont aussi de nature variée : économique, culturelle, politique, symbolique, utopique... Ils concernent des échelles différentes, quand ce n'est pas plusieurs échelles : locale, régionale, nationale, internationale et mondiale.

Il est aussi nécessaire d'articuler l'analyse territoriale en fonction de la dimension « durée ». Le territoire est transformé et travaillé à partir d'éléments non seulement naturels mais aussi historiques même si ce travail fait dans et avec le territoire est

essentiellement une œuvre politique. Le territoire est en effet politique et idéologique (Lefebvre, 1968), mais sa transformation se fait aussi dans le temps. La géographie doit donc tenir compte d'une dynamique sociale qui s'inscrit dans la durée, même si les sociétés doivent prendre quotidiennement des décisions. Parler de géographie historique reste cependant inapproprié, car l'adjectif a pris jusqu'à récemment une importance sans aucun rapport direct avec la géographie. La formation en histoire des géographes français et même des géographes québécois a influencé leur approche de la réalité. Ainsi Blanchard, qui a encouragé le développement de la géographie québécoise et auquel se réfèrent et souvent se limitent les historiens québécois, a orienté certains géographes vers une approche, certes appropriée en histoire, mais très limitative sur le plan disciplinaire. En effet, cette approche repose sur une vision historique où le territoire est souvent évacué et où il est souvent considéré comme un support plutôt qu'un lieu de médiation des actions humaines. Cette situation perpétue probablement l'intérêt pour la cartographie historique, les études de peuplement et de mise en valeur de l'espace, d'industrialisation et d'urbanisation... Ces thèmes d'étude, certes intéressants, sont mieux abordés par une analyse de type historique. Une approche géographique des sociétés du passé (et non une géographie du passé) serait plus appréciée des historiens et des spécialistes des autres sciences sociales. Même si le géographe ne pratique pas cette branche de la géographie, il doit de toute façon tenir compte des acquis sociaux résultant du passé, ces héritages n'étant pas toujours visibles directement sur le territoire. En se penchant sur les problèmes sociaux, la géographie s'intéressera forcément aussi au futur, en cherchant des suggestions pour l'avenir. Si elle intègre des préoccupations aménagistes et « développementales », elle prendra à la fois la mesure de la réalité sociale passée, et celle du présent et du futur des sociétés. C'est là une obligation de laquelle elle ne pourra pas se défilier.

Ce qui précède me semble s'inscrire dans l'évolution de la pensée géographique depuis le début du XX^e siècle. Aux relations homme/nature/milieu naturel succède la relation société/territoire. Ce changement de projet d'étude en géographie résulte des modifications survenues dans les sociétés elles-mêmes qui sont de plus en plus maîtresses de leur destin, pour le bien et pour le pire aussi malheureusement. Répondant à ces changements, les revues de géographie contiennent de plus en plus d'articles ayant pour objectif de « géographiser » le social. Plusieurs travaux axés sur les sociétés (terme utilisé dans son sens le plus large) et la réalité sociale vont directement à l'objet commun des diverses sciences sociales. Je crois que cette tendance s'affirmera davantage dans l'avenir et que les tentatives actuelles seront constamment enrichies par les nouvelles recherches.

EN GUISE DE BILAN PROVISOIRE

Pour résumer, il me semble que la géographie des vingt dernières années s'est davantage interrogée sur elle-même à la suite d'une révolution méthodologique (techniques quantitatives, grilles d'analyse), a socialisé un peu plus son champ d'étude en passant subrepticement à la notion de territoire même en retenant encore le terme espace, et a tenté timidement de « géographiser » le social par les sujets d'études (femmes, enfants, groupes ethniques, compagnies, localités marginales, etc.). Il est maintenant temps de conclure et de répondre à la question posée au début de cet article : y a-t-il eu « des modifications réelles ou superficielles » du contenu scientifique de la géographie à la suite de toutes ces idées nouvelles ?

Que faut-il entendre par modifications réelles ? Veut-on parler de la pratique disciplinaire ? À la lumière des orientations que me semble prendre la géographie et que je partage en ce moment-ci, il m'apparaît que concrètement l'ensemble de la communauté géographique a un long chemin à parcourir avant que la géographie soit une science sociale à part entière. Les programmes d'enseignement, les projets de recherche, les structures d'encadrement ne sont pas encore imprégnés de la nécessité de faire de la géographie une science sociale. En effet, les préoccupations ne sont pas uniquement sociales ; car les géographes pensent en majorité à l'espace naturel et à un espace physique avec des propriétés géométriques précises. La dimension territoriale des sociétés ne s'impose pas suffisamment dans plusieurs études géographiques.

Par ailleurs, peut-on admettre que les modifications survenus dans le contenu scientifique sont superficielles ? Je ne le pense pas non plus, étant donné la profondeur des idées mises de l'avant. La géographie a fait le plein d'idées nouvelles, de méthodes et de techniques innovatrices, mais elle est loin d'en avoir fait une véritable assimilation cohérente et sans artifice. Elle n'a pas non plus envisagé toutes les implications de ces nouvelles idées pour la pratique disciplinaire. Cela prendra du temps à la mesure des changements de mentalités, car il est actuellement difficile d'avoir les tribunes pour parler « sans complaisance » des problèmes épistémologiques de la discipline et les occasions sont encore plus rares dans les milieux immédiats de travail. Cet obstacle surmonté, il sera probablement plus facile d'interroger notre conception d'une science finie et figée, d'admettre que l'évacuation de la société, c'est aussi exclure le territoire de nos analyses géographiques, de distinguer l'unité de la discipline (embrigadement des individus) de la cohérence du discours, d'intégrer le giron des sciences sociales en se mettant à leur diapason, d'explicitier davantage les problématiques de recherche, etc.

En outre, je pense que les géographes achèvent, s'ils n'ont pas déjà terminé, de définir le projet de la géographie ou un programme disciplinaire. Il leur reste maintenant à travailler sur l'objet même de leur discipline : les sociétés dans leurs rapports au territoire. Il leur faudra aussi créer de nouveaux concepts et des méthodes nouvelles, pour prendre des rendez-vous avec les interlocuteurs sociaux et leur prouver qu'ils ont encore beaucoup de choses à dire sur les choix sociaux et les enjeux territoriaux. L'orientation que me semble prendre la géographie depuis une vingtaine d'années s'inscrit très bien dans le prolongement de l'évolution de la pensée géographique depuis le XIX^e siècle. Et pourtant que de travail encore !

BIBLIOGRAPHIE

- CLAVAL, Paul (1984) *Géographie humaine et économique contemporaine*. Paris, Presses universitaires de France, 442 p.
- DAMETTE, F. et SCHEIBLING, J. (1984) Vingt ans après : la géographie et sa crise ont la vie dure. *La Pensée*, 239 : 21-29.
- DESLAURIERS, Jean-Pierre, éd. (1987) *Les méthodes de la recherche qualitative*. Sillery, Presses de l'Université du Québec, 153 p.
- LEFEBVRE, Henri (1968) *Le droit à la ville*. Paris, Édit. Anthropos, 165 p.
- MOUCHOT, Claude (1986) *Introduction aux sciences sociales et à leurs méthodes*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 320 p.
- ROBERT, Paul (1981) *Le Petit Robert*. Paris, Édit. Le Robert.